

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 35

Artikel: Les métiers difficiles
Autor: Guex, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE SURPRISE

MES meilleurs vœux, monsieur le docteur, me dit ma ménagère, ce matin-là, quand je pénétrai dans la salle à manger pour prendre mon café au lait ; c'est votre fête, aujourd'hui, et, ajouta-t-elle d'un petit air mystérieux, je vous réserve une surprise.

— C'est vrai, madame Surot, j'ai vingt-six ans, aujourd'hui, la vieillesse me guette. Une surprise, dites-vous ? Je vais recevoir mon premier client, à moins que vous ne me gratifiez d'un chien. C'est un chien que j'aurais tant voulu avoir !

Mais la vieille dame, qui était ressortie pendant que je parlais, revint porteuse d'un splendide bouquet dans une main, d'un appétissant gâteau à la crème dans l'autre.

— Voilà toujours cela, en attendant la surprise, dit-elle.

J'appliquai deux baisers sonores sur les joues roses de ma bonne ménagère et ayant fait copieusement honneur à son succulent cadeau, je m'habillai pour me rendre chez ma fiancée qui m'avait fait, la veille, promettre de venir dès la première heure recevoir ses souhaits.

Comme je passai devant la maison de mon ami Tordin, je gravis ses quatre étages et le trouvai aux prises avec son terrier.

Le chien avait enfilé le veston de son maître et, sa tête passant par une manche, il offrait un spectacle hilarant. Mon ami essayait de lui arracher son vêtement, mais la bête se réfugiant sous les meubles, demeurait intangible.

— Veinard, lui dis-je, le beau chien que tu possèdes là ! Moi j'en désire un depuis longtemps et je finirai par l'acheter, d'autant plus que j'ai l'autorisation de ma propriétaire.

Mon ami se frappa le front.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, me dit-il, c'est ta fête, ce jour ? Je te réserve, fit-il, d'un air mystérieux, une petite surprise : tu vas voir...

Je lui serrai affectueusement les mains et me rendis auprès de ma fiancée.

Celle-ci, ainsi que mes futurs beaux-parents me regurent avec force démonstrations affectueuses.

On but un verre en mon honneur et l'on me fit entendre que l'on me réservait comme cadeau un petite surprise qui m'attendait chez moi.

Et de trois ! Laquelle ? Ma fiancée d'ordinaire si expansive resta cette fois bouche close.

Je m'en allais, assez intrigué, quand je vis filer sur l'autre trottoir un gaillard dont j'avais été le voisin, un reporter.

— Hé là ! l'interpellai-je, où courez-vous comme un dératé, monsieur le chasseur de canards ?

Il tourna vers moi un visage qui ne me parut nullement porté à la plaisanterie, mais me voyant décidé à entraver sa course, il consentit à traverser la chaussée.

— Vous êtes gai, vous ! m'aborda-t-il ; vous avez bien de la chance !

— Que vous arrive-t-il ? N'avez-vous encore rien trouvé à mettre sur le papier ? Il n'est pas tard ?

Il haussa les épaules.

— Imaginez-vous, me confia-t-il que j'ai un gros, un sérieux ennui.

Ma femme s'était mise en tête d'avoir un chien. Je lui en achetai un. Mais j'avais omis d'en demander l'autorisation à mon propriétaire qui habite l'étage au-dessous du mien et comme depuis trois jours que j'ai mon ratier, celui-ci ne cesse d'aboyer, n'étant pas encore habitué à nous, j'ai reçu tout à l'heure une lettre du juge de paix qui me menace d'un constat si je ne le débarrasse pas aujourd'hui même du quadrupède. Je ne veux pas le faire piquer, il est si bon, ce serait dommage. Je cherche donc à qui le vendre ou le donner.

— Voilà qui tombe à pic ! m'écriai-je. Je vous achète votre ratier.

— Tout de suite ?

— Tout de suite ! Moi j'ai l'autorisation expresse de ma propriétaire.

— Quelle joie ! Mais, à vous je ne le vends pas, je le donne.

J'accompagnai le journaliste jusqu'à sa demeure proche, et pris possession de l'animal que je conduisis chez moi, à l'attache.

A peu de distance de ma maison, je vis mon imposante propriétaire sur le pas de sa boutique, une charcuterie qu'elle continuait à exploiter après la mort de son mari.

Mais au lieu de m'adresser comme à l'accoutumée quelques mots aimables au passage, Mme Mercier pivota sur ses talons et je la vis s'engouffrer, raide, dans la pièce du fond.

Que pouvait-elle avoir contre moi aujourd'hui ? Je renonçai donc à lui présenter pour le moment son nouveau locataire à quatre pattes que j'avais pour la surprendre, dissimulé sous mon pardessus. Dans le vestibule de la maison, je le déposai à terre et je le laissai monter les étages devant moi. Je ne fus pas peu étonné en le voyant s'arrêter au deuxième et flairer ma porte avec véhémence. Tant d'intelligence chez mon nouvel ami me ravit.

J'appuyai sur le bouton électrique afin que Mme Surot m'ouvrit, bien que j'eusse la clef de l'appartement dans ma poche.

Le trille de ma sonnerie n'avait pas fini de retentir que des aboiements, des cris, des hurlements et des jappements envahirent mon logis, à quoi s'ajouta un bruit lourd de roulement, comme d'objet tombé. A ce concert infernal se mêla la voix terrorisée d'une femme.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Qu'est-ce qui se passait chez moi ?

J'extrayai de ma poche ma clef, ouvris et me précipitai vers la pièce d'où partait le bruit d'enfer. J'y fus accueilli par les aboiements furieux de quatre chiens — pas un de moins ! — qui me menacèrent de leurs crocs. L'un d'eux, en se jetant dans mes jambes, me fit perdre l'équilibre. Je levai les yeux et aperçus ma ménagère, réfugiée sur une chaise, debout et les jupes serrées contre les jambes, tremblantes comme feuille de peuplier agitée par le vent du soir. Cette position de la vieille femme, m'arracha un éclat de rire homérique, auquel elle répondit par un regard indigné.

Tandis que les cinq bêtes surexcitées commençaient à se mordre furieusement, je demandai à la malheureuse comment les quatre premières étaient venues là.

— Regardez... cartes de visite, me répondit-elle laconiquement.

A ce moment la sonnette du dehors tinta, ce qui arrêta le carnage des chiens qui dressèrent les oreilles. Mme Surot ne bougeant pas de son refuge, j'allais moi-même ouvrir la porte.

— C'est bien ici M. le docteur Margaine ? demanda un homme vêtu en ouvrier.

— C'est moi-même, mon ami, entrez donc.

— Mon premier client, jubilai-je intérieurement.

Il entra avec quelque hésitation. Il devait avoir perçu de l'escalier la cacophonie canine. Ah ! si seulement ces maudits quadrupèdes pouvaient se taire ! pensai-je. Ah ! oui ! Le tintamarre reprenait de plus belle.

L'homme me considéra d'un air hébété.

— Je dois m'être trompé, m'sieu, fit-il, ce n'est pas un vétérinaire que je voulais.

Je le rassurai sur mon titre quand, par la porte que j'avais négligé de fermer tout à fait, les maudits bêtes s'insinuèrent une à une, se mirent à entourer l'homme et à aboyer en lui montrant les crocs redoutables.

D'un bond, le malade fut dans l'escalier qu'il dévala deux à deux, poursuivi par ses antagonistes à quatre pattes.

Je voulus au moins retenir mon ratier, si les quatre autres s'enfuyaient. Mais je me rappelai à ce moment que j'avais omis de demander son nom à son maître.

Je rentraï, contrarié comme on pense dans mon logis où ma ménagère avait, enfin rassurée, gagné le sol et je me disposais à lui demander d'où tous ces chiens venaient quand j'entendis

par la porte d'entrée laissée ouverte, la voix peu amène de ma propriétaire.

— Ah ! mais ! ah ! mais ! soufflait la grosse dame, ça ne se passera pas comme ça.

Je gagnai l'escalier où je fus accueilli par un ouragan d'invectives, proférées par la charcutière qui montait les marches en haletant, précédée par mon premier client et suivie de la meute quadrupède.

— Ah ! non, m'siu, ça ne se passera pas comme ça, éclata-t-elle en guise de conclusion. Déjà le train d'enfer que menaient vos cinq chiens, rien que ça, m'avait porté sur les nerfs, mais vous avez passé la mesure en vous servant de ces bêtes pour chasser un client dont la mise ne vous plaît pas.

En fuyant devant elles, cet homme a cassé un carreau à la porte d'entrée.

— Mais, madame Mercier...

— Il n'y a pas de madame Mercier. En voilà assez !

— Entrez, ma bonne dame, je vais payer le carreau cassé, mais je tiens à vous expliquer.

Les chiens écartés, je donnai les dix francs qu'elle exigeait et l'assurai que je n'étais pour rien dans la présence des quatre premiers.

Elle montra un visage incrédule.

Alors j'interrogeai du regard ma ménagère.

— C'est moi la coupable, confessa-t-elle. Votre fiancée et vos amis étant venus s'informer auprès de moi de ce qui pourrait vous faire plaisir pour votre fête, je répondis : « Un chien ! » sachant qu'en général on donne toujours autre chose que ce que l'on désire. Mais, par malheur...

Une douce hilarité calma ma propriétaire et mon premier client. *Henri Mansvoic.*

Oh ! ces amoureux ! — En chemin de fer, deux jeunes mariés montent dans un wagon de première classe.

Derniers adieux aux parents qui accompagnent. Le train s'ébranle et le couple s'installe dans les deux fauteuils de droite.

Un monsieur, qui occupe le fauteuil de gauche, ne tarde pas à s'endormir et ronfle.

Peu à peu le couple se familiarise avec ce ronflement et, sans s'inquiéter de la présence du dormeur, madame donne à son mari les noms les plus tendres.

— Mon petit chat, mon petit loup, mon petit bichon, mon petit rat, mon...

Le monsieur, dans son fauteuil de gauche :

— Appelez-le une fois pour toutes mon arche de Noé, et laissez-moi dormir, tonnerre de Brest !

LES MÉTIERS DIFFICILES

OUI, c'est entendu, tous les métiers sont difficiles ! On ne s'improvise pas comme ça, du jour au lendemain, médecin ou taupier ! Chaque ouvrier doit faire son tour de France, à commencer par les professionnels de la pédale ! Il faut beaucoup de doigté pour être ambassadeur... et bon pianiste, du cœur pour finir en beauté le tour de Suisse cycliste... et exercer le saint ministère, il faut de l'œil pour devenir un éminent astronome... et scier une planche en suivant le tracé, et que diriez-vous d'un parfumeur ou d'un... gendarme qui manœuvrerait de flair ? Un avocat de valeur est toujours un homme de poids, comme le champion du monde de boxe ! Et pensez un peu combien il faut avoir le goût délicat et cultivé pour donner un excellent cuisinier ou un peintre de talent !

Mais ce sont là, métiers courants, dont les difficultés deviennent un jeu par l'exercice : c'est en forgeant qu'on devient forgeron ! Et en lisant qu'on devient... liseur !

Il existe d'autres professions, auxquelles on ne pense pas et qui demandent un apprentissage rebutant. Tenez, par exemple, le métier de scaphandrier ! Que répondriez-vous à votre fils qui vous dirait :

— Papa, j'aimerais bien être scaphandrier !

— Vous ne pourriez pas lui rétorquer que le métier est encombré ! Parce qu'on en demande des quantités... même chez nous ! Parfaitement. Vous aurez certainement lu comme moi, ces annonces parues, il y a quelques temps, sous le titre « scaphandriers » :

On en demande quelques-uns.

Et il fallait s'adresser quelque part, du côté de Vevey.

Vous voyez d'ici la scène, le monsieur qui s'en va s'exercer au bord d'un étang, son scaphandre sous le bras ! Et qui rentre tout content...

— Ah ! aujourd'hui, j'ai repêché deux bidons et un soulier !

Et puis le métier est bon. Si l'on ne travaille pas toujours, ça paie d'autant plus ! Pas de poussière et personne pour vous ennuyer pendant l'exercice de vos fonctions !

Eh bien ! même le métier de scaphandrier est relativement facile. Il suffit d'avoir un peu d'eau à sa disposition ! Il en est un autre qui exige des prodiges d'habileté et un caractère extraordinaire pour le pratiquer... c'est celui de comique !... Voyez un peu ce qu'on demande d'eux. Je vous transcris une offre d'emploi que j'ai sous les yeux :

On demande un comique pour loterie à parade. Place libre de suite. (Et voici le bouquet !)
Pas sérieux, s'abstenir !!!

Le pauvre malheureux ! comment s'y prendra-t-il pour obtenir la place ?

S'il est trop sérieux... il fera un piètre comique ! Et s'il est très rigolo... il manquera évidemment du sérieux nécessaire !!

Je ne sais pas si vous feriez comme moi, mais dans un cas pareil, je préférerais... m'abstenir !

Benj. Guex.



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

Nouvelle.

LE facteur Perroud étant mort, on l'en-sevelit. Les trois villages de la commune étaient largement représentés à cet enterrement. A la campagne, plus qu'ailleurs, le facteur tient aux fibres des gens. Deux fois par jour, on voit passer sa blouse à travers champs. Et souvent, lorsqu'il fait chaud, on lui prépare un carafon de vin au coin d'une table. Chacun connaît alors la sonorité de son rire lancé sous les solives du plafond.

En revenant de l'enclos où reposait l'homme loquace, les campagnards parlaient de son remplaçant. La mort, surtout quand le printemps se glisse sous l'écorce des arbres, paraît mesquine, anormale. On a hâte d'oublier les êtres maladroits qui s'y sont laissés prendre. Et l'on s'entretient de ceux qui vont répéter leurs gestes, ramasser la cognée tombée, racheter la maison abandonnée, poursuivre le même labeur sous le masque d'une nouvelle face.

Ceux des Biore, un très paisible village égrené dans les champs, opinaient pour Paul à Jean, ainsi surnommé parce qu'aux Biore tout le monde s'appelait Tavonne. Tandis que ceux des Essarts, le gros village assis en haut de la côte, non loin de la gare, penchaient pour Louis Barroz, affublé du sobriquet avantageux de *Syndic*. Barroz, en effet, n'était que municipal. Et le vrai syndic, c'était Alfred Moilloz, un homme aux yeux veules, aux épaules d'hercule bonasse. En séance, Barroz pérorait, gesticulait, décidait. Sa dernière tirade lancée, il regardait Moilloz. Moilloz, alors, branlait la tête, caressait d'une main son menton carré, disait d'une voix pâteuse :

— Oh !... autant se ranger à cet avis... Egalement, comme qu'on tourne les choses...

Jamais il n'achevait cette phrase sous laquelle il cachait ses perpétuelles reculades. Et voilà pourquoi la malice populaire, toujours si clairvoyante, avait offert à Barroz le titre de Moilloz.

Né pauvre, bel homme, marié richement, sanguin, buveur intrépide, Barroz s'était imposé par sa voix de stentor, par ses discours d'auberge,

par la manière à la fois habile et brutale dont il faisait ses affaires, celles des autres, aussi, car le beau-père défunt avait cautionné près de la moitié du village et Barroz, héritier de ces cautions par son mariage, tenait les électeurs sous sa coupe. Aussi menait-il la commune, se servant de ses amis, terrorisant les pauvres, domptant les hostiles, tour à tour grossier et généreux, voire les deux à la fois... Ce Barroz avait une grosse poitrine, un gros corps, une grosse figure aux traits réguliers, grêlée de petite vérole, des narines puissantes, une barbe rouge formée de poils rudes, et surtout un regard dont on se souvenait, luisant, louchard, fascinateur, bien fait pour maîtriser la paroisse des Essarts.

Paul à Jean, lui, était un de ces hommes qui gardent de l'enfance la candeur, qui vivent la vie à travers un rêve. Il s'était marié très jeune, épousant une femme qu'il aimait, une petite créature grassouillette et rieuse. Le ciel, croyant leur complaire, leur avait envoyé six enfants, dont cinq filles très pareilles, frisées, blondes, fraîches...

Alors, ployant l'échine, Paul à Jean qui possédait peu de terre avait loué ses bras afin de gagner davantage. Et sa femme, une vaillante, avait ouvert un petit magasin d'épicerie dont le gain aidait à tourner.

— Ma foi !... répétait donc Jules Taupain qui revenait, lui aussi d'accompagner le facteur défunt à sa demeure dernière, ma foi !... il faut nommer Barroz, puisque ça l'amuse... Il est robuste. Il ne craint pas le vin... Oui ! c'est lui qu'il faut recommander à ceux que ça concerne...

— Que non !... que non !... rétorquait Ulysse Baron, des Biore. Depuis quand est-ce que les municipaux veulent faire aux facteurs ? Est-ce que le tapupier fabrique les sermons du ministre ? Chacun son métier et les chèvres seront bien gardées. Pas vrai ?

— C'est sûr !... reprenait Jean Piquette... Sans compter que Barroz demeure dans une maison foraine... A cause du bureau de poste, il lui faudrait déménager dans celle qu'il a au village... Parce qu'on ne veut pourtant pas courir jusque chez Barroz pour acheter un timbre de cinq !... Non ! Barroz n'est pas l'homme pour ça... Pas assez soigneux ! Oh ! j'ai connu un facteur qui avait fait rater un mariage et un héritage rien que pour avoir oublié des lettres au fond de son sac...

A quoi le gros Taupain, un veuf aigri, répondit entre les dents :

— Passe encore pour le mariage... mais l'héritage !...

Tandis que ces hommes vêtus de noir retournaient à leurs travaux en parlant de leurs choses, autour d'eux, dans les haies et au-dessus des champs, l'alouette, le pinson s'égosillaient avec la joie naïve des bestioles ivres de la beauté des jours heureux.

Enfermé, isolé dans ses pensées, Louis Barroz cheminait derrière les trois hommes. Et il les regardait et les jugeait : Taupain, un gros sans volonté qui lui devait encore huit cents francs, Ulysse Baron, petit être bancal et douxereux, Jean Piquette, un bambocheur à ménager à cause de son esprit.

Devisant toujours, le groupe était arrivé sur la place des Essarts où Barroz le rejoignit.

— Bonjour... bonjour !... Pendant qu'on vous tient, on peut bien vous offrir un verre, ou quoi ?...

Taupain, Baron, Piquette s'engouffrèrent dans la pinte. Ils s'assirent. Ils rirent. Ils burent. Et ils sortirent enfin enchantés, car le vin était bon. Echantés et mâtés une fois de plus par Barroz, le maître reconnu.

* * *

Paul à Jean restait songeur. Lui, l'être doux, malhabile, ennemi des tracasseries, il pensait sans cesse à Barroz se disant que sa haine devait être implacable. C'était lui, Paul à Jean Tavonne, l'humble journaliste, qui osait se dresser devant cet homme riche et violent ?... Pour se tranquilliser, il discutait avec lui-même :

— Que diable !... Chacun est libre, après tout. J'ai besoin de pain... J'ai six enfants dont l'aîné n'a pas treize ans... Et si je me présente à cette place de facteur, c'est mon droit... La marche me convient... Ma femme a une belle écriture. Pour le bureau, c'est tout ce qu'il en faut... Pardi !... Tiens bon !... C'est ton droit.

Mais plus il se répétait ces paroles, plus il les trouvait osées, extravagantes. Non, il n'était pas possible qu'il luttât avec quelque chance de succès contre cette grosse nuque qui intriguait à Lausanne depuis des semaines !... La cuisine de Paul à Jean était sombre. Soudain elle s'éclaira, Emma, Rose, Louise, les trois filles en âge de fréquenter l'école, ouvraient la porte et toute la lumière du jour finissant se posait sur leurs têtes bouclées. Au bruit, la mère, qui pelait silencieusement des pommes de terre, tourna la tête :

— Paul !... Comment peux-tu hésiter ?... Regarde les petites : elles n'ont pas sur elles grand comme la main qui ne soit rapiécée... Et les souliers leur tombent des pieds à force de trous... Bouge-toi un peu ! Dis à ces messieurs que quand j'étais en place à la ville, je tenais tous les comptes de Mme de Palain... Que tu es sergent. Quoi ! tout ce qu'on peut dire... Bouge-toi !...

Paul à Jean ne broncha pas. Son âme, pourtant, avait tressailli. Et il suivait les gestes agiles des pouces, le jeu du couteau pelant fin les pommes de terre, puisant de la vigueur dans ces mouvements... Mieux vaut sans doute, d'un pas lent, la fourche sur l'épaule, aller au pré, ou lier les fagots, mais vient toujours une heure où il faut prouver qu'on est un homme et marcher vers un but... Pourtant, la timidité le tenait à la gorge. Il se sentait lâche. Et il admirait secrètement sa femme. Uniquement préoccupée de l'avenir des enfants, elle n'eût pas hésité un instant, elle !... En cette minute même, malgré la besogne, le lait sur le feu, les cris du dernier marmot, son regard vif, conscient de toutes les responsabilités, pesait sur le mari débonnaire, s'enfonçait dans ses yeux bleus pour le contraindre :

(A suivre.)

Benj. Vallotton.

TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, 11

„DIABLERETS” pur ou à l'eau,
„DIABLERETS” cassis
„DIABLERETS” citron
„DIABLERETS” grenadine

Les jolis trousseaux s'achètent toujours
chez L. BROUSOZ
AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.